Document généré le 11 oct. 2024 22:24

Nouvelles pratiques sociales

Jean Marchand, autrefois

Pierre Vandeboncoeur

Volume 3, numéro 1, printemps 1990

Mouvements sociaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/301076ar
DOI : https://doi.org/10.7202/301076ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)
1703-9312 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vandeboncoeur, P. (1990). Jean Marchand, autrefois. *Nouvelles pratiques sociales*, *3*(1), 125–128. https://doi.org/10.7202/301076ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

❖ Les pratiques sociales d'hier

Jean Marchand, autrefois

Pierre VADEBONCŒUR

Le présent texte a été publié dans Nouvelles CSN *n° 283, en janvier 1989. Nous remercions vivement Pierre Vadeboncœur ainsi que Jean-Pierre Paré de nous avoir gentiment autorisés à le publier de nouveau dans notre revue.*

Quand Jean Marchand fut élu secrétaire général de la CTCC (CSN), il devait avoir à peu près 28 ans. C'était très jeune. Mais il possédait des qualités tout à fait exceptionnelles: vive intelligence, jugement sûr, esprit critique, tempérament passionné, sincérité évidente, sans parler d'une éloquence extraordinaire de tribun, comme on n'en rencontre pas plus de deux ou trois par siècle dans un pays. C'était il y a une quarantaine d'années. C'est dans la nuit des temps. Un certain nombre de personnes, impressionnées à juste titre, voyaient en lui l'espoir de notre génération, non seulement pour le syndicalisme, mais pour le pays lui-même. Cette opinion n'était pas déraisonnable alors. Le fait est que, dans la centrale, il devint tout de suite, avec Picard et sur un pied d'égalité avec lui, l'âme dirigeante du mouvement. Dès 28 ou 29 ans, je le répète.

UN RÉALISTE

La CSN lui doit beaucoup. Je puis en témoigner directement, l'ayant vu à l'œuvre de 1950 à 1965. Certes, à partir d'un certain temps, il ne se montra plus à la hauteur des grands espoirs qu'il avait soulevés et je tenterai de dire comment ou pourquoi. Mais sur 7, 8 et peut-être 10 ans, en tandem avec Picard, il fut au tout premier rang de ceux qui, d'une main sûre, faisaient progresser une CSN en butte à d'âpres difficultés et en rapide évolution. Il contribua à cette évolution, d'une manière positive certes, mais aussi par un don de prudence qui constamment tendait à éviter à la centrale les exagérations, les excès et les faux pas, autant de dangers qui guettent sans cesse un mouvement qui se modernise et se radicalise.

Un certain nombre de choses caractérisaient alors Marchand et tout d'abord, le sens des responsabilités. Il n'appartenait pas, par son passé, à la classe ouvrière, mais il est clair qu'il travaillait pour elle de la manière la plus engagée. À l'époque dont je parle, Marchand était sans doute animé par une conviction totale autant que par un réalisme dont on se rendait compte à la façon dont il jugeait les situations. Il jugeait les situations, mais il jugeait aussi les individus prestement et d'une manière redoutablement nette (trop nette peut-être, trop entière). Il avait ce qu'on appelle le coup d'œil. Il supportait particulièrement mal les personnes d'un jugement qu'il estimait douteux. Sur ce point, il se montrait tranché, parfois tranchant, trop. Cela le faisait parfois verser dans le conservatisme et dans le rejet de l'imagination et des audaces nécessaires. Mais, règle générale, il tenait la barre d'une main ferme et d'une manière remarquablement avisée.

Marchand est un de ceux qui ont fait la Révolution tranquille avant la lettre: dans la Centrale d'abord, et aussi à la faveur du nouveau rayonnement de celle-ci dans la société québécoise des années 50. Des réseaux de

résistance au duplessisme se constituaient alors et les personnes qui participaient à cette résistance multiple se rencontraient forcément: la CSN, certains libéraux du temps de Georges-Émile Lapalme, des intellectuels comme ceux de la revue *Cité libre*, des journalistes comme quelques-uns du quotidien *Le Devoir*, des avocats extérieurs au mouvement syndical comme Jacques Perrault, des professeurs d'université, notamment à Québec, enfin, nombre d'esprits progressistes qui cherchaient à libérer le Québec des forces par trop réactionnaires en général et de Maurice Duplessis en particulier.

LE DÉCLIN

Pourtant, il y eut chez lui déclin. Pour quelles causes? Ses dons étaient étonnants, nombreux. Sa bonne foi ne fait pas de doute. Néanmoins, il y avait chez lui un problème. Marchand était un être complexe, hypersensible, porté à la mélancolie, et sa fermeté existait moins dans ses profondeurs que dans sa conduite extérieure, je croirais. Il était aussi assez travaillé par l'orgueil et l'ambition. J'ai vu ce déclin, dont quelques-uns s'apercevaient. Marchand devenait moins hardi, moins décidé; les situations syndicales difficiles l'inquiétaient maintenant exagérément. Pas mal plus tard, Picard, qui à ma connaissance ne parlait pourtant jamais en mal de personne (il était au-dessus de cela), m'a dit (c'était au début des années 60) en parlant de Marchand: «Il a eu la peur de sa vie en 1949 pendant la grève de l'amiante, devant l'ampleur du mouvement déclenché, et il ne s'en est jamais relevé.» Cette parole m'a frappé. Je connaissais l'émotivité de Marchand. Je l'avais vu de moins en moins assuré, et bien des militants en étaient venus à lui reprocher ses attitudes hésitantes.

Dès avant 1960, je suis persuadé qu'il ne cherchait plus sa voie dans le seul syndicalisme. Il lorgnait du côté de la politique depuis 1955 ou 1956. L'époque se prêtait du reste à cela, car enfin, il est bien certain qu'il fallait combattre Duplessis et son régime, de même que toutes les vieilleries. Mais toujours est-il que vers 1960 ou 1962, il méditait sur l'idée de sauter carrément dans la politique. Il m'a dit, vers ce temps-là, que lui et notre génération avaient maintenant 40 ans bien sonnés et que si nous voulions faire quelque chose de ce côté-là, il était grand temps de nous décider. Il passait pour proche du Parti libéral nouvellement au pouvoir à Québec. Nous approuvions sa politique d'apaisement avec l'État, car à ce moment-là, au début de la Révolution tranquille, il s'agissait de profiter d'une accalmie avec le gouvernement pour obtenir des gains importants, législatifs ou autres, que le mouvement syndical, par son habileté, obtint effectivement. Mais, dans le détail, les syndiqués se méfiaient. Il avait tenté de s'immiscer dans les

négociations de la première grève des employés des Alcools, en 1964. Les intéressés l'avaient jugé trop près du pouvoir, avec raison. Autre exemple: un syndicat de journalistes lui avait exprimé son peu de confiance, pour la même raison.

SA DÉMISSION: UNE FIN DE CARRIÈRE

Marchand quitta le mouvement au printemps de 1965. Plusieurs militants et permanents en étaient réellement à souhaiter son départ. Il avait certes rendu de très grands services à la CSN, aux travailleurs, au mouvement syndical et social. Mais il était devenu trop irrésolu dans ses actes et dans son orientation. Il avait d'ailleurs fini par trop mettre son personnage en cause dans ce qu'il faisait, dans ce qu'il ferait. Il se voyait trop ailleurs, dans un grand rôle. En réalité, hélas! il se dirigeait vers une sorte de fin de carrière assez peu digne de ses débuts, qui avaient été tellement prometteurs.

Un jour, cette année-là, j'étais dans le bureau de Marcel Pepin lorsque ce dernier m'annonça le départ de Marchand. Marcel paraissait troublé. Pour ma part, franchement, je pensais que Marchand, qui avait fait beaucoup, avait fait aussi son temps. «Mais il n'y a personne pour le remplacer! Qui peut prendre sa place?», s'exclama Marcel. «Qui peut prendre sa place?, répliquai-je. C'est simple: toi.» Pepin doutant de soi, ne sembla pas sur le moment croire que c'était une bonne idée. Il avait tort.